



Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ?

Chloé Mondémé, Antoine Doré, Jérôme Michalon

► To cite this version:

Chloé Mondémé, Antoine Doré, Jérôme Michalon. Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ?. SociologieS, 2016. halshs-01439197

HAL Id: halshs-01439197

<https://shs.hal.science/halshs-01439197>

Submitted on 12 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé

Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ?

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, mis en ligne le 07 mars 2016, consulté le 09 mars 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/5329>

Éditeur : Association internationales des sociologues de langue française (AISLF)

<http://sociologies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://sociologies.revues.org/5329>

Document généré automatiquement le 09 mars 2016.

Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé

Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ?

Introduction

Une sociologie des humains

- 1 Il est souvent admis que la sociologie se serait constituée comme discipline en assumant l'une des spécificités importantes de ses objets de recherche, qui seraient des sujets pensants, dont la compréhension requerrait des outils conceptuels et méthodologiques particuliers. L'histoire de la place des animaux en sociologie – qu'on a coutume de calquer sur l'histoire des relations entre les sciences sociales et des sciences naturelles – est fort complexe (Guillo, 2000, 2003, 2006) et l'on ne peut que constater que les animaux sont peu présents dans le champ de la sociologie, en particulier de la sociologie francophone. Dans cet article, nous nous proposons de brosser un état – forcément non exhaustif – de la manière dont la littérature sociologique a pu se saisir, ou au contraire se distinguer, des travaux éthologiques pour penser les relations qui unissent l'homme à l'animal. À cette fin, nous commencerons par nous intéresser à l'étude des « sociétés animales » et à la façon dont elle a pu être mobilisée en sociologie, soit à titre analogique, soit comme repoussoir conceptuel. Cela nous conduira à développer des vues assez récentes dans le paysage sociologique francophone, celles qui consistent à s'intéresser cette fois aux relations qui unissent les hommes et les animaux, en tant qu'ils participent, écologiquement, politiquement et interactionnellement, d'un même espace social.
- 2 Depuis quelques années le paysage des sciences humaines et sociales françaises est marqué par l'émergence et le développement des travaux portant spécifiquement sur les animaux ¹. Mais la question de « l'animal en société », reste encore aujourd'hui confidentielle, voire incongrue, notamment pour la sociologie et plus particulièrement pour la sociologie francophone. Si ces travaux restent peu nombreux, ils recouvrent une grande diversité d'approches et de questions qu'il est important de bien distinguer afin de mieux appréhender les enjeux épistémologiques et politiques que cristallisent les débats contemporains relatifs à la prise en compte des animaux en sociologie.
- 3 Il est important à ce titre de distinguer deux projets scientifiques qui, s'ils ont en commun d'aborder la question du vivre ensemble, articulent « animal » et « sociologie » de manière relativement différente. D'un côté, on rencontre *la sociologie des animaux et des sociétés animales*, approche qui s'attache à décrire et à comprendre les rapports sociaux des animaux entre eux. De l'autre, *la sociologie des relations humains/animaux* cherche à rendre compte de la socialité qui existe entre des êtres et des groupes d'espèces différentes, avec comme focale première l'humain. En cela elle fait écho à un contexte contemporain de reproblématisation des rapports que les humains entretiennent avec la nature en général et les animaux en particulier (protection animale, éthique animale, *animal studies*). Pour autant, si cette reproblématisation peut se faire sur un plan normatif, politique et moral (« comment doit-on vivre avec les animaux ? »), la sociologie des relations humains/animaux ² a une autre ambition qui consiste à décrire et à analyser comment humains et animaux vivent ensemble *de facto* ³.

Une sociologie des animaux ?

- 4 Si l'étude des sociétés animales est relativement ancienne, elle n'a pas été faite par les sociologues mais par les éthologues. Ces chercheurs ont étudié les animaux en mobilisant des concepts pour certains peu courants en sociologie (celui de « hiérarchie » par exemple) et pour d'autres assez proches (comme celui de « culture »). Depuis une dizaine d'années, certains

sociologues (Servais, 2012a ; Guillo, 2009, *inter alia*) revendiquent une contribution de la sociologie à l'étude des sociétés animales en s'interrogeant sur une potentielle compatibilité des cadres théoriques et méthodologiques des sciences sociales et des sciences naturelles. De tels travaux soulèvent alors des questions épistémologiques animées qui mettent en jeux des recompositions disciplinaires à l'articulation des sciences sociales et des sciences naturelles, notamment avec la question de l'utilisation des déterminants biologiques en sciences sociales (cf. le Dossier de *SociologieS* sur le naturalisme social). En d'autres termes, ils appellent à changer la sociologie pour y ménager une place aux animaux. Pour autant, c'est une question qu'on a déjà vu affleurer dans la littérature sociologique et anthropologique.

Une sociologie par les animaux ?

- 5 Fort de l'héritage de l'anthropologie des techniques, de l'ethnozoologie et de l'ethnozootechnie, tout un pan de recherches sociologiques a abordé les animaux en tant que *supports* matériels et symboliques des sociétés humaines (Brohm, 1997), en tant que *révélateurs* du fonctionnement de ces dernières (Campion-Vincent, 1992 ; Thomas, 1994 ; Héran, 1997 ; Herpin, 1992), ou encore en tant que *vecteurs* du pouvoir social et politique des hommes (Bacot *et al.*, 2003 ; Skogen & Krangle, 2003). Les animaux sont alors vus principalement comme des moyens pour les sociétés d'organiser la vie ensemble et pour les sociologues, d'accéder à certaines réalités du monde social. Ici, les animaux sont résorbés dans la société et leur prise en compte dans l'analyse sociologique ne pose pas de question épistémologique particulière : la sociologie ne change pas, mais les animaux n'ont pas d'existence relationnelle. On a affaire à une sociologie des humains qui passe *par* les animaux pour fonctionner et qui n'aborde pas la réflexion autour de ce qu'est une association, un vivre ensemble (Thévenot, 2004) entre humains et animaux.

Une sociologie pour les animaux ?

- 6 Or, cette question se pose avec de plus en plus de force dans nos sociétés contemporaines avec notamment l'essor des mouvements de défense des animaux. En effet, les penseurs et les militants de ces mouvements ont attiré l'attention sur la nécessité de se déprendre d'une perspective anthropocentrique, dommageable pour les intérêts des animaux ; et ce, tant au niveau politique qu'au niveau scientifique. Le développement des *animal studies* comme mouvement académique dont la tâche est d'analyser les rapports entre animaux et sociétés humaines, en vue de les faire évoluer, est à ce titre symptomatique de cette volonté de repenser les relations anthropozoologiques (RAZ) à partir des animaux, de leurs intérêts et de leurs points de vue. Dans ce contexte, la prise en compte des animaux par les sciences sociales constitue alors un enjeu politique et épistémologique consistant à revendiquer une forme d'égalité – voire d'équivalence ou d'indifférenciation – axiologique entre les humains et les animaux ⁴. Une part des sociologues participant à la communauté *animal studies* (Munro, 2012) affiche explicitement conduire des recherches au service de « la cause animale » – une sociologie *pour* les animaux en somme. Mais, pour la grande majorité des chercheurs, la traduction la plus directe de cette inflexion du regard en direction des animaux est de se montrer plus attentifs à la manière dont ces derniers participent – activement ou non – à la construction des sociétés.

Une sociologie avec les animaux

- 7 Dans cet article, il sera défendu l'idée d'une sociologie *avec* les animaux et qui se donne comme objectif l'analyse des « communautés hybrides » (Lestel, 2001, 2004) constituées par l'ensemble des relations que les humains entretiennent avec les animaux. Sans exclure l'étude des représentations, les animaux ne sont pas ici que les supports/révélateurs/vecteurs passifs de la vie ensemble. Ils sont également partie prenantes. Il ne s'agit donc pas de « constituer pleinement les animaux en objet de recherche empirique autonome » (Guillo, 2015, p. 155) de la sociologie, mais de défendre une sociologie des *relations* humains/animaux : une sociologie attentive à ce qu'ils font ensemble, aux mondes qu'ils partagent et aux modalités de leurs interactions. Une ambition qui se traduit par un programme sociologique qui puisse prendre

en compte la manière dont les animaux comptent pour les humains et qui, pour ce faire, ne fasse pas l'économie d'un effort descriptif des actions et des présences animales (Kirksey & Helmreich, 2010) dans des situations impliquant des humains. On l'aura compris, l'enjeu de la recherche ne se dilue pas dans une interrogation métaphysique sur ce qu'est l'homme (et corrélativement, ce que serait une science sociale de l'homme) et ce que sont les animaux d'autre part ; il ne consiste pas non plus à prendre part directement à la cause animale, mais vise plutôt à contribuer à l'aménagement d'une vie ensemble plus vivable pour tous, humains et animaux (Porcher, 2011).

Une sociologie des animaux ?

- 8 Si un terme comme « sociologie » accolé à celui « d'animal » peut sembler peu intuitif, le comportement social des animaux et leur structuration en groupes sociaux ont pourtant pu être un modèle de description (ou un contre-modèle d'ailleurs) pour les sciences sociales, depuis l'émergence de la sociologie et jusqu'à plus récemment (première partie). À de rares exceptions près, ce sont toutefois les éthologues qui se sont emparés de cette mission (deuxième partie), empruntant parfois au lexique sociologique pour bâtir leurs descriptions et leurs analyses (troisième partie). Cette partie se concentrera donc sur les courants ou disciplines qui ont pu considérer les groupes d'animaux avec le prisme de l'analyse des liens sociaux – que ce prisme soit invoqué de manière explicite ou non.

L'observation des comportements sociaux animaux, analogie et figure repoussoir

- 9 Les liens qu'entretiennent les sciences sociales, depuis leur naissance, avec l'observation du comportement animal et des groupes sociaux animaux sont riches et complexes. Dominique Guillo (2000, 2006) nous rappelle que dans le monde intellectuel du XIX^{ème} siècle, sociologie et biologie n'étaient pas nécessairement conçues comme relevant de projets scientifiques radicalement différents et qu'il n'était pas question de réserver l'étude des comportements sociaux aux seuls humains. Le sociologue Alfred Espinas en appelle dès 1878 à l'étude des sociétés animales et, si l'on en croit Dominique Guillo, il ne sera pas contredit par ses contemporains. Le projet d'une sociologie animale, inscrite explicitement dans la discipline sociologique, est donc ancien. Pour un ensemble de raisons qui reçoivent des justifications diverses mais qui restent à explorer ⁵, ces appels n'ont pas réellement débouché sur des recherches de « sociologie animale » menées par des sociologues.
- 10 En effet, dans le courant du XX^{ème} siècle, les quelques ouvrages qui paraissent sur les « sociétés animales » et leurs rapports avec les sociétés humaines sont principalement produits par des éthologues (Tinbergen, 1963 ⁶ ; Chauvin, 1982 ; Goldberg, 1998) des psychologues (Chauchard, 1963), ou des chercheurs en écologie comportementale (Aron & Passera, 2009). Les ponts que souhaitent construire ces auteurs vers les sciences sociales apparaissent, de surcroît, assez fragiles. Pour s'en rendre compte, il suffit de consulter l'entrée « sociologie animale » du dictionnaire de sociologie d'André Akoun et Pierre Ansart (1999). Rédigé par l'éthologue Jacques Goldberg, l'article apparaît comme isolé du reste du dictionnaire tant il n'en réfère ni aux thématiques ni aux théories sociologiques et encore moins aux auteurs qui peuplent les autres centaines de pages du dictionnaire. L'article évoque les bases biologiques (et innées) des comportements sociaux et insiste sur des notions comme celles de « dominance » ou de « hiérarchie » à l'intérieur des sociétés animales, sans que des transpositions aux sociétés humaines soient risquées, ou tout simplement envisagées. Les controverses récurrentes provoquées par la sociobiologie d'Edward Osborne Wilson (1975), ainsi que les critiques du naturalisme en sciences sociales ⁷, expliquent sans doute cette prudence.
- 11 L'impression donnée est donc celle d'une étude des sociétés animales propre à un champ disciplinaire, inscrit académiquement dans le domaine des « sciences de la vie » et faisant de l'étude des « sociétés » humaines et animales deux objets distincts, à étudier avec des outils et des disciplines *ad hoc*. Compte tenu de ce cloisonnement, le terme même de sociétés animales,

en effet, peut sembler paradoxal. Voyons à présent comment son usage, y compris dans le champ des sciences de la vie, peut être éclairant pour penser le social – et comment certains sociologues ont pu s'en saisir.

Les « sociétés animales » : un oxymore ?

- 12 Quand l'éthologie et l'écologie comportementale abordent la question de la « socialité » et envisagent les espèces qu'elles étudient du point de vue de l'organisation de leurs *sociétés*, c'est rarement avec des concepts et des méthodes familiers des sociologues. Tout du moins, si certains concepts peuvent l'être (comme nous le verrons dans la suite de l'article avec les notions de « coopération », « d'altruisme », ou encore de « culture »), c'est davantage sous la forme d'une homonymie que d'une véritable analogie.
- 13 Ce que recouvre le terme de « société animale » en écologie ou en éthologie renvoie surtout à l'organisation hiérarchique propre à un groupe, telle qu'elle se structure fonctionnellement et telle qu'elle peut s'expliquer évolutivement. Pour prendre un exemple, l'agrégation et le regroupement chez les populations de manchots empereurs va recevoir une explication au regard des fonctions de thermorégulation qu'ils permettent de remplir (Gilbert, 2007). Autrement dit, la vie en groupe se voit attribuer une cause évolutive et une fonction adaptative et sa description vise à la mise en lumière de tels mécanismes. Ainsi vont être décrits différents types d'organisation sociale, distingués en fonction de leur degré de complexité : de la simple vie en groupe (grégarité), à des formes de regroupements plus élaborés qui impliquent coopération, délégation des tâches dans les soins apportés aux jeunes individus et même « division du travail » (Aron & Passera, 2009, p. 57). Pour les groupes sociaux considérés comme plus complexes, à l'instar des primates non-humains, une sous-discipline de la zoologie est même entièrement dédiée à leur étude : la primatologie. De manière intéressante, celle-ci a subi de profondes mutations dans le cours des années 1970, sous l'influence de chercheurs et chercheuses féministes et sensibilisés aux *Cultural Studies* (Fedigan, 1994 ; Strum & Fedigan, 2000 ; Despret, 2007, 2009 ; Haraway, 1990), de sorte que l'on s'est mis, à la suite de Jane Goodall ou de Shirley Strum (1995) notamment, à envisager les descriptions qui pouvaient être faites des groupes sociaux de primates comme des révélateurs de tout ce que l'on projetait dans l'observation en termes de jeux de domination, structurations hiérarchiques, rapports de pouvoir, etc. Ces travaux ont contribué à développer des manières de décrire les groupes sociaux qui soient attentives aux conditions socio-culturelles depuis lesquelles elles sont produites et a renforcé les liens entre primatologie et description sociale du comportement. Ce n'est pas un hasard si, à la fin des années 1980, la collaboration de Bruno Latour avec la primatologue Shirley Strum donne naissance à un article important, traduit en français sous le titre « Redéfinir le lien social, des babouins aux humains » (Latour & Strum, 1986), dans lequel les auteurs affirment que ce n'est plus seulement à la sociologie de fonder le social, car celui-ci « précède l'humain et de beaucoup » (Latour, 1994). Les sociétés de primates y sont décrites comme extrêmement complexes, d'autant plus complexes que les liens sociaux y sont en permanence renégociés, refaçonnés, réaccomplis⁸. Dans un texte ultérieur à cette collaboration, qui restera un hapax dans la production sociologique, Bruno Latour revient sur l'étude des sociétés de primates, qu'il qualifie ironiquement de « paradis de l'interactionnisme » : pas d'historicité, pas de symboles, pas de discours d'acteurs, bref un monde dans lequel l'interaction et la structure sont littéralement co-extensives (Latour, 1994). La collaboration entre Bruno Latour et Shirley Strum aura donc été un plaidoyer radical pour l'étude du social « en train de se faire », qu'il s'agisse de relations entre humains ou entre animaux. Pour autant, on notera, d'une part, que cet appel a reçu fort peu d'échos chez les sociologues⁹ et, d'autre part, que les relations humains/animaux en tant que telles ne sont pas abordées dans ce programme.
- 14 Dans l'ensemble, l'étude des sociétés animales reste le domaine privilégié de la zoologie, de l'éthologie, de la primatologie et de l'écologie comportementale. Les sociologues du XX^{ème} siècle se sont non seulement bien gardés d'emprunter des outils issus des sciences de la vie, mais aussi d'appliquer leurs propres méthodes pour analyser les sociétés non humaines. De manière significative, à l'inverse, certains éthologues semblent reconnaître une forme

d'heuristique à certains concepts issus des sciences humaines et sociales, dont ils empruntent parfois volontiers la terminologie.

Des concepts sociologiques en sciences de la vie : apports et emprunts

- 15 Un survol de la littérature éthologique invite à une remarque significative quant aux liens plus ou moins étroits qui peuvent se tisser entre sciences sociales et sciences de la vie : l'éthologie se présentant comme science d'observation des comportements sociaux, il n'est pas étonnant qu'elle utilise pour la description qu'elle donne des comportements animaux, des concepts qui, du point de vue de chercheurs en sciences sociales, pourraient se voir parés d'une coloration sociologique. La question qu'on peut se poser est celle de savoir s'il ne s'agit précisément que d'une coloration, ou de véritables emprunts, susceptibles d'entrer en dialogue ouvert et de manifester une potentielle compatibilité épistémologique.
- 16 L'exemple le plus significatif peut-être est l'usage récurrent qui est fait de la notion de « culture » animale (Laland & Galef, 2009). On peut la croire explicitement empruntée aux sciences humaines et sociales, mais quels liens entretient-elle pour autant avec ces dernières ? La question est vaste et suscite nombre de débats ¹⁰. Pour schématiser, la notion de culture apparaît dans le lexique éthologique pour qualifier des traits comportementaux transmis par apprentissage social (par « *social learning* ») au contraire de ceux, pour le dire vite, qui sont présents par instinct. Au titre des exemples emblématiques souvent repris, on trouve le cas d'un groupe de macaques au Japon s'étant mis collectivement à laver des patates douces, alors que la femelle dominante avait initié cette technique. Sont également qualifiés de comportements culturels des comportements transmis d'individus à d'autres (et pas seulement à la progéniture) et qui consistent par exemple à utiliser des outils (brindilles, bâtons) pour obtenir de la nourriture. De tels processus ont été documentés, notamment chez les chimpanzés par Andrew Whiten *et alii* (1999), qui publient dans la revue *Nature* un article explicitement intitulé « Culture in chimpanzees ». Mais on voit que ces travaux s'adossent à une définition de la culture qu'un historien ou qu'un anthropologue trouverait sans doute restreinte, puisqu'elle sert avant tout à qualifier des comportements qui ne trouvent pas d'explication évolutive, aux yeux des éthologues, sans la prise en compte conjointe des phénomènes sociaux et écologiques.
- 17 Corrélés à ce grand débat autour de l'existence de « cultures animales », certains comportements animaux se voient également qualifiés en des termes qui pourraient sembler à première vue intentionnels ou psychologiques : ainsi de notions comme celles d'« altruisme » qu'on trouve de manière récurrente dans la littérature en primatologie depuis les premiers travaux de Franz De Waal (1990), celle de « conscience » (Allen, 2011), ou celle encore « d'empathie » (De Waal, 2010).
- 18 Enfin, on lit parfois dans des travaux d'écologie comportementale des tentatives d'appréhension des comportements sociaux en termes socio-politiques : « coopération », « division du travail » (Campan & Scapini, 2002), « genre » (Kreutzer, 2012), ou encore « démocratie participative » (Sueur, 2009). Il s'agit ici de termes dont l'usage est avant tout anaphorique et qui font de fait rarement l'objet d'une problématisation ou d'une interrogation conceptuelle ¹¹. Une définition de sens commun sert de base de travail pour établir une liste de paramètres qui seront, eux, éprouvés dans l'expérimentation. On ne peut pas négliger la force rhétorique du recours à l'usage d'un tel vocabulaire. Et si le lexique de l'éthologie s'ouvre, semble-t-il, à la science politique, c'est peut-être moins pour proposer une contribution à celle-ci que pour mobiliser un terme de sens commun percutant.
- 19 Dans cette mesure, cela peut expliquer en retour que les sociologues n'aient pas mobilisé ces outils et concepts à des fins démonstratives ou explicatives, en raison d'une absence de traductibilité épistémologique entre l'usage qu'ils peuvent en avoir et celui qu'en ont les chercheurs en sciences de la vie. La question est alors de savoir dans quelle mesure ces travaux, en tant qu'ils utilisent des notions à première vue analogues à celles mobilisées dans certains champs des sciences humaines et sociales (psychologie, sociologie, anthropologie), peuvent être d'utilité ou d'intérêt pour les chercheurs en sciences sociales ? Loin de défendre l'idée réductionniste qu'une telle littérature serait de nature à éclairer les relations inter-humaines,

nous aimerions souligner que sa *connaissance* peut nous permettre d'éclairer *a minima* les liens entre humains et animaux – ne fut-ce que les liens entre les chercheurs en éthologie et leurs objets d'observation.

Une sociologie des relations humains/animaux : comment prendre au sérieux les actions et la présence animales ?

- 20 Nous venons de décrire l'une des modalités d'association entre « animal » et « sociologie » qui consiste donc en une sociologie *des* animaux qui, d'une part, n'est pas faite par des sociologues et qui, d'autre part, à l'exception de rares travaux, préserve une autonomie disciplinaire totale. Nous allons maintenant présenter un projet scientifique qui nous semble assez différent : celui d'une sociologie des *relations anthropozoologiques*, qui prend pour objet à la fois les humains et les animaux, en partant de situations qui les rassemblent. Si ce projet de sociologie *avec* les animaux trouve ses origines dans les travaux anthropologiques sur les rapports aux animaux (première partie) et sur divers courants de pensée anglo-saxons regroupés sous le label des *animal studies* (deuxième partie), nous verrons comment le projet d'une sociologie avec les animaux a pu trouver diverses expressions dans le champ francophone (troisième partie). Nous concluons cette partie en nous attachant à montrer comment une focale sur les relations permet d'ouvrir de nouveaux horizons d'analyse (quatrième partie).

De l'anthropologie à une sociologie par les animaux

- 21 Les folkloristes de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle comptent parmi les précurseurs de l'étude des rapports entre les hommes et les animaux en France : les œuvres d'Eugène Rolland (1877-1911) ou de Paul Sébillot (1905) constituent sans doute les premiers inventaires systémiques des « idées traditionnelles sur [les] rapports entre les hommes et les bêtes, et [des] personnages fantastiques qui empruntent la forme animale, ou plus rarement la forme végétale [...] du rôle des animaux ou des plantes dans la sorcellerie, la magie, la médecine, les coutumes et les jeux. » (Sébillot, 1905, Tome I). Mais ce n'est que quelques dizaines d'années plus tard, dans la lignée de ces travaux et sous l'impulsion des recherches de Claude Lévi-Strauss (1962) sur les modes de catégorisation du vivant mais aussi de l'anthropologie des techniques d'André Leroi-Gourhan (1945 ; 1964-1965) et les recherches d'André-Georges Haudricourt (1962), que l'étude des relations humains/animaux se développe vraiment avec l'essor de l'ethnozoologie ¹², puis de l'ethnozootechnie ¹³. S'inscrivant dans la lignée directe de la zootechnie du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, les tenants de l'ethnozootechnie cherchent à promouvoir une approche interdisciplinaire des problématiques d'élevage ¹⁴.
- 22 Cette institutionnalisation de l'ethnozoologie et, dans une moindre mesure, de l'ethnozootechnie, a donné lieu à la formation d'une seconde génération d'ethnologues qui produiront des connaissances significatives sur les rapports des sociétés à leurs animaux ¹⁵. Ces chercheurs se sont notamment attachés à décrire les relations étroites qui relient les agencements socioculturels et les modes d'identification et de catégorisation des animaux. Ces derniers sont alors appréhendés principalement comme des *supports* matériel et symbolique des sociétés humaines, comme des *révélateurs* du fonctionnement de ces dernières, ou encore en tant que *vecteurs* du pouvoir social et politique.
- 23 En toute cohérence avec le projet des folkloristes, une large part de ces travaux a la caractéristique d'accorder une grande attention aux notions de représentation culturelle, de croyance, de savoir indigène, etc. et de toujours bien faire la part des choses entre, d'un côté, les connaissances scientifiques et techniques modernes (que ces chercheurs maîtrisent généralement très bien) et, de l'autre, les savoirs et savoir-faire indigènes. Ici, l'analyse des rapports des humains aux animaux contribue, en quelque sorte, à la description d'un monde perdu qui prend la forme d'un témoignage du passé (Rémy, 2009) ou de l'affirmation d'un « grand partage » qui séparerait ceux qui savent de ceux qui ne peuvent que « croire » (Latour, 1988). Il se dégage finalement de ces travaux un panorama historique et géographique des relations entre humains et animaux où ces derniers restent le plus souvent considérés comme des « prétextes » ou des « alibis » (Dalla Bernardina, 2006) comme « miroir[s] de l'homme » (Brisebarre, 1998). Ainsi, les animaux se retrouvent convoqués dans des

histoires qui, finalement, ne les concernent pas vraiment. Les humains instrumentalisent en quelque sorte des êtres abstraits et souvent inertes. Dans cette mesure, cette anthropologie a pu, à partir des années 1990, largement discuter avec les rares travaux de sociologie francophone traitant des RAZ. Dans une veine assez proche de l'anthropologie symbolique, la sociologie de l'imaginaire a repris à son compte l'idée de l'animal comme « révélateur symbolique » (Caillois, 1973 ; Champion-Vincent, 1992, 2002 ; Renard, 2010 ; Goubault 2006, 2010 ; Thomas, 1994). D'autre part, une approche sociodémographique des RAZ, au sein de laquelle les animaux ont été pensés en tant que variables statistiques témoignant des comportements de consommation (Herpin & Verger, 1997 ; Verger, Herpin *et al.*, 1991.) ou des opinions politiques (Héran, 1997). À la croisée des deux approches, des travaux de sociologie critique évoquent le rapport à l'animal comme symptôme de diverses pathologies sociales (Brohm, 1997 ; Yonnet, 1983). Si l'on peut considérer qu'il s'agit bien d'une de sociologie des RAZ, il apparaît précisément que ces relations sont vues d'assez loin, mais surtout qu'elles interrogent très peu les cadres conceptuels mobilisés : on a affaire à une sociologie *par* les animaux, où les animaux semblent être le carburant d'une mécanique théorique bien rôdée.

- 24 D'autres travaux sociologiques, plutôt issus du croisement entre la sociologie rurale et la sociologie de l'environnement, ont cherché à rendre compte de la manière dont les animaux pouvaient être *générateurs* (et non plus seulement « révélateurs ») de tensions sociales liées aux dynamiques territoriales (rapports ville/campagne), à la gestion des espaces protégés, à la chasse, à l'agriculture et à l'écologie (Roussel & Mougénou, 2002 ; Mougénou & Roussel, 2006 ; Mauz, 2002, 2005 ; Micoud, 1993 ; Mounet, 2008). Ces travaux vont progressivement s'intéresser aussi à la diversité des pratiques sociales et des relations qui relient les humains aux animaux (Mougénou & Strivay, 2011 ; Micoud, 2010). C'est bel et bien vers une sociologie *avec* les animaux que ces recherches – et d'autres dont nous parlerons plus bas – s'orientent.
- 25 Avant de les présenter plus en détail, nous proposons de faire un détour par le contexte anglophone, en évoquant rapidement le mouvement des *animal studies*, dont l'émergence se fait corrélativement à celle d'une sociologie anglo-saxonne des RAZ. Ce détour nous permettra de souligner que le développement d'une sociologie qui cherche à prendre les animaux au sérieux n'est peut-être pas sans lien avec l'émergence d'un concernement vis-à-vis de la condition animale ¹⁶.

L'émergence des *animal studies* : une sociologie pour les animaux ?

- 26 Depuis une quarantaine d'années un courant s'intéresse à la question des rapports qui nous unissent aux animaux : les *animal studies*. Il s'agit d'un mouvement, académique et scientifique, qui s'attache à la fois à documenter les conditions de vie objectives des animaux dans les sociétés occidentales et à comprendre les mécanismes sociaux, économiques, culturels, juridiques, qui régissent ces conditions. Ce mouvement est interdisciplinaire et fédère autour de lui des universitaires et des chercheurs évoluant dans les sciences humaines et sociales, le droit, les lettres et la philosophie, tout autant que des chercheurs plutôt spécialisés dans les sciences de la vie (biologie, éthologie, écologie). De plus, il existe une forte proximité entre la communauté des *animal studies* et les questions d'éthique animale (Libération animale, Droit des animaux, approches féministes du *care*). En effet, les membres de cette communauté dénoncent tous les souffrances que l'on inflige aux animaux et revendiquent un engagement pour la « cause animale » (Traïni, 2011) ; et un bon nombre d'entre eux ont entériné l'existence du spécisme ¹⁷ (Singer, 1975, 1985, 1993). À la manière des *cultural studies* et de ses déclinaisons (*gender studies*, *post-colonial studies*, *disability studies*), les *animal studies* portent donc un regard critique sur la condition animale et cherchent à se placer du point de vue des animaux et de leurs intérêts, en vue de contribuer à l'amélioration de leur sort ¹⁸.
- 27 Ce souci de l'animal et la volonté de problématiser les rapports entre « animal et société » amènent clairement à considérer les *animal studies* comme l'une des ramifications – importante – du mouvement pour la cause animale. Outre les travaux philosophiques et juridiques concernant l'éthique animale, les droits des animaux ou la libération animale,

qui structurent les *animal studies*, d'autres types de recherches se développent depuis les années 1970, qui préfigurent la morphologie actuelle de la communauté. En effet, au milieu des années 1970, un domaine de recherche consacré aux interactions entre humains et animaux commence à se constituer (Hines, 2003 ; Shapiro & DeMello, 2010 ; MacCune *et al.*, 2014 ; Hosey & Melfi, 2014). Le domaine *Human-Animal Interactions* (HAI) se développe grâce aux soutiens de l'industrie de l'alimentation pour animaux de compagnie, des vétérinaires spécialisés dans les animaux de compagnie et des associations de protection animale « classiques » (issues de la tradition philanthropique et réformatrice du XIX^{ème} siècle). Le poids de ces soutiens explique sans doute l'orientation particulière des recherches HAI qui investigueront majoritairement – et explicitement – les aspects les plus positifs des rapports à l'animal ; en particulier les bénéfices du contact animalier sur la santé humaine (Michalon, 2014). Il s'agit alors de prouver scientifiquement que la présence animale est un bénéfice pour l'humain et de promouvoir ainsi la bienveillance envers les animaux. Le domaine des HAI, porteur d'un message pro-animal, prendra son essor notamment avec la création en 1987 de la revue à comité de lecture *Anthrozoös*, qui compte aujourd'hui quelques 300 articles publiés. Dans son sillage, une nouvelle discipline se constituera, l'anthropozoologie, mélange d'anthropologie, d'archéologie, d'écologie et d'ethnozootechnie, intégrant souvent des éléments de psychologie, d'éthologie humaine, voire de médecine. La revue *Society & Animals*, lancée en 1993, prolongera cette orientation plus politique et éthique, en abordant la question animale comme une question sociale à part entière. Plutôt que de HAI, on commence à y parler du domaine « *Human-Animal Studies* ». Il est difficile d'établir avec certitude le moment et le lieu où le terme *animal studies* fait son apparition, mais il est beaucoup utilisé dans *Society & Animals* à partir des années 2000. En 2001, précisément, on a pu assister à la parution des premiers numéros du *Journal of Critical Animal Studies*, qui marque une rupture vis-à-vis de ses homologues puisqu'il est question d'abandonner une certaine neutralité scientifique revendiquée jusqu'ici par *Anthrozoös* et *Society & Animals* et d'afficher très clairement un militantisme animaliste, faisant de la fin de la souffrance et de l'exploitation animales une fin à laquelle tous les moyens intellectuels devraient être indexés.

28 Cette évolution du HAI vers les *animal studies* puis les *critical animal studies* marque également un glissement de la focale : d'une étude des RAZ dont on cherche à évaluer l'impact sur l'humain, on glisse très progressivement vers un souci exclusif des animaux tendant à réduire le rôle des humains au maintien de la domination exercée sur ces derniers. La réflexion sociologique compréhensive s'en trouve quelque peu évacuée. Cet écueil a d'ailleurs été pointé par Jocelyne Porcher (2007) et Jean-Pierre Digard (2009, 2012) qui voient tous deux dans les *animal studies* l'importation d'une manière très anglo-saxonne de concevoir les RAZ et dont le prisme éthique exclut toute compréhension sociologique ou anthropologique¹⁹.

29 *Quid* précisément de la sociologie au sein des *animal studies* ? Se résume-t-elle à une sociologie *pour* les animaux ? En premier lieu, il faut dire que dans le contexte nord-américain, les sociologues travaillant sur les relations humains/animaux ont, dans leur terminologie tout au moins, suivi un cheminement similaire à celui décrit à propos de l'évolution des *animal studies* : peu utilisé jusque dans les années 2000, le terme de « *Sociological Animal Studies* » a été revendiqué par plusieurs sociologues au moment où la communauté *animal studies* a pris de l'ampleur (Arluke, 2002). Cela revient-il à dire que la sociologie anglo-saxonne des relations humains/animaux se dilue dans les *animal studies* et partage leur ambition normative ? Même si quelques indices plaident en la faveur de cette thèse, comme le choix de certains thèmes de recherche (les causes de la maltraitance des animaux par exemple – Arluke, Levin, Luke, & Ascione, 1999) et l'utilisation de la terminologie antispéciste (Nibert, 2003b), la grande majorité des recherches en sociologie sur les RAZ n'affichent pas d'intention normative et s'illustrent tant par la diversité des terrains explorés que par la manière dont elles ont mobilisé des concepts et des outils de la théorie sociologique (construction d'un ordre négocié, cadrage de l'interaction, gestion sociale des stigmates, construction de l'identité professionnelle par exemple – voir Arluke, 2002). Si bien que les relations humains/animaux font partie des domaines reconnus scientifiquement (Sanders, 2007) et institutionnellement par la sociologie

nord-américaine²⁰. Néanmoins, cette dynamique d'institutionnalisation a été l'occasion de nombreux débats, sur la base épistémologique de la discipline, sur la nécessité de repenser ou d'adapter ses cadres à l'étude des RAZ²¹.

Le projet d'une sociologie avec les animaux

30 Ces débats font également surface dans le paysage intellectuel francophone, parfois un peu noyés dans les réflexions généralistes autour de l'inclusion des « non humains » dans les sciences sociales (Barbier & Trepos, 2007 ; Callon, 1986 ; Houdart & Thiery, 2010 ; Latour, 1994) et marqués en outre par une certaine indifférence²² – et parfois une méfiance²³ – vis-à-vis des *animal studies*. De fait, le champ des études sociologiques francophones contemporaines s'intéressant aux animaux constitue un ensemble assez hétérogène, aux influences multiples. Peu de ces travaux s'inscrivent dans un projet normatif semblable à celui des *animal studies*²⁴ et la grande majorité d'entre eux témoigne davantage d'une volonté de compréhension de la vie ensemble entre humains et animaux : une sociologie *avec* les animaux, caractérisée par une attention toute particulière portée aux relations plutôt qu'aux termes des relations anthropozoologiques. En ce sens, elle s'inscrit dans la continuité des travaux anthropologiques et sociologiques évoqués plus haut, mais elle emprunte aux *animal studies* – de manière plus ou moins explicite – leur volonté de prendre au sérieux la présence et les actions des animaux. Dans cette partie, nous verrons que ce projet commun d'une sociologie *avec* les animaux regroupe des approches parfois très contrastées des relations anthropozoologiques.

31 Un bel exemple du projet d'une sociologie *avec* les animaux s'incarne dans les récents appels à l'étude des « sociétés anthropocanines », appels émis pourtant depuis des positions théoriques et empiriques bien différentes : celle d'Albert Piette (2002) d'un côté et de Dominique Guillo (2009) de l'autre. Comme le terme l'indique très explicitement, il s'agit d'appréhender la vie ensemble entre chiens et humains, plutôt que de considérer ces animaux comme extérieurs aux sociétés ou comme des opérateurs sociaux ou des tiers actants de ces dernières. Compte tenu de la présence plurimillénaire de l'espèce canine dans toutes les sociétés humaines, Albert Piette et Dominique Guillo s'accordent sur l'idée d'appréhender les relations anthropocanines comme un « fait social total²⁵ ». Ils s'accordent également pour étendre la définition de l'interaction à l'interaction humains/chiens. Cette inclusion du chien comme interactant constitue surtout le point d'entrée d'un programme visant à multiplier les approches empiriques des RAZ. Plutôt que de répondre à la question « est-ce que les chiens sont des acteurs ? », Dominique Guillo et Albert Piette souhaitent rendre compte de comment les chiens sont des acteurs. Cependant, au-delà de ces points communs importants, un tel projet d'analyse des « sociétés anthropocanines » revêt des modalités de mise en œuvre radicalement différentes chez ces deux auteurs.

32 D'un côté, l'analyse des « sociétés anthropocanines » passe par une anthropologie phénoménologique, défendue par les travaux d'Albert Piette (2002) et de Marion Vicart (2010, 2014), qui réactive un intérêt pour l'animal dans son « mode d'être », dans son ontologie. Pour soutenir cette proposition, Albert Piette dressait un état des lieux des manières « classiques » (selon lui) d'appréhender les rapports au chien, en distinguant plusieurs types d'approches ayant en commun d'éviter « de penser la spécificité de l'animal comme interactant des humains » (Piette, 2002). Schématiquement, d'un côté les approches zoologiques ne s'intéressent qu'aux animaux, laissant dans l'ombre leurs interactions avec les humains. De l'autre, les approches socio-anthropologiques ne s'intéressent qu'à la manière dont les animaux sont représentés par les humains, comme symboles, comme révélateurs de tensions sociales, de controverses entre humains, dans lesquelles les animaux ne servent que de prétextes. Selon Albert Piette et ses collègues, ces approches nous obligent à choisir un objet, les humains ou les animaux, mais ne nous permettent pas d'analyser les relations qui existent entre les deux. Ainsi proposent-ils une pratique ethnographique attentive aux situations de coprésence humains/animaux. Pour mener à bien ce programme, la prémisse invoquée est la suivante : il faut prendre acte de l'asymétrie qui existe dans le rapport au chien : le chien est un animal domestiqué depuis des milliers d'années ; il n'est pas considéré comme un semblable par les humains et se trouve dans une situation de domination, de subalterne par rapport à

ces derniers. Cette asymétrie justifie alors que l'attention de l'observateur se porte avant tout sur le chien plutôt que sur l'humain. En effet, la spécificité du rapport asymétrique humain/chien se traduit, en situation, par une existence du chien « en mode mineur » (Vicart, 2014) : même si l'existence du chien est conditionnée par le bon vouloir de l'humain, le chien n'est pas toujours au centre de l'univers d'attention de son maître. Le mode mineur est donc une manière de caractériser des situations de coprésence qui ne peuvent pas être qualifiées d'interactions. Cette focale particulière, si elle permet des descriptions fines et inédites de la présence canine, a cependant l'inconvénient de laisser quelque peu l'humain hors du champ de vision et, *in fine*, à reproduire les écueils d'une sociologie des animaux ²⁶. Autrement dit, dans de telles observations, on assiste donc à un déplacement de la focale sur l'un des termes de la relation, plutôt qu'à l'émergence d'une méthodologie d'observation et d'analyse qui embrasserait les deux termes simultanément. Au final, en voulant « penser la spécificité de l'animal comme interagissant des humains » (Piette, 2002), on finit par éviter de penser la spécificité des humains comme interagissant avec des animaux ²⁷.

33 L'étude des « sociétés anthropocanines » est au cœur d'un autre projet (Guillo, 2009) qui s'inscrit dans une perspective plus nettement naturaliste et qui prône, sinon le rapprochement, du moins le dialogue entre les sciences sociales et les sciences de la vie. Selon cette perspective, un « sujet hybride » comme l'est l'analyse des interactions homme/animal « ne peut guère être traité de façon adéquate si l'on maintient l'idée de frontière » (Guillo, 2012) et il s'agit donc d'explorer les modes d'articulation entre les connaissances accumulées selon des méthodes propres aux sciences sociales avec celles que recueillent les sciences de la vie (Guillo, 2011, 2012). Plus qu'une articulation, un tel projet consiste en un élargissement du champ d'investigation des sciences sociales qui « devraient d'autant moins craindre l'ouverture de cette frontière qu'elle pourrait leur permettre de s'avancer fort loin sur des territoires que la biologie s'est indûment réservés depuis bien longtemps » (Guillo, 2011). Une telle perspective se traduit par une approche originale des RAZ et le chien y constitue un bon exemple pour explorer les liens entre sciences sociales et sciences de la vie. La contribution aux premières tient à l'étude de ce que Dominique Guillo appelle les « cultures anthropocanines », à travers leur ancrage socio-historique et leurs modes d'actualisation pratiques dans diverses aires géographiques (comparaison Maghreb/Europe notamment). L'emprunt aux secondes est quant à lui justifié par le fait que cette enquête entend mobiliser des considérations évolutives afin de comprendre « l'adaptation de *Canis Familiaris* à la niche anthropogénique » (Guillo, 2009, p. 291). Au contraire de l'approche précédente, qui s'adosse à l'existence d'une relation homme/chien fondée sur une « essence » de l'animal (on s'interroge sur ce qu'est le chien), l'approche plus naturaliste et évolutive des sociétés anthropocanines s'intéresse à la pluralité et à la diversité des modes d'être et d'agir ensemble et en appelle à son étude empirique.

34 L'exemple de l'étude des « sociétés anthropocanines » donne à voir à quel point un projet commun peut être l'objet d'approches radicalement différentes ²⁸. On constate également ici, de part et d'autre, que l'intérêt porté aux animaux semble à chaque fois supposer un « supplément » sans lequel la sociologie serait semble-t-il incapable de se saisir de l'animal : d'un côté, la prise en compte des animaux suppose un supplément/durcissement métaphysique, de l'autre elle suppose un supplément/durcissement naturaliste. Ces deux approches participent chacune à leur manière de la revendication d'une légitimité à discuter les thèses développées sur les RAZ en éthologie. De fait, cette désignation de l'éthologie comme interlocuteur privilégié s'accompagne d'une prise de distance avec les approches et les thématiques d'une sociologie plus « orthodoxe » (sociologie du travail, sociologie de la famille, des professions, sociologie politique, etc.).

Partir des relations pour explorer et redécouvrir des mondes partagés

35 Au-delà de ces approches très programmatiques, c'est également en termes de terrains et d'objets qu'il faut appréhender ce que la sociologie des RAZ a à apporter : dans le domaine des politiques publiques (gestion des crises sanitaires, épizooties), de la consommation et de l'alimentation (montée du végétarisme, marché des animaux de compagnie), des sciences (expérimentation animale), de l'agriculture (reconfigurations des pratiques d'élevage), des

sports et des loisirs (courses hippiques, compétitions équestres, chasse à courre), de l'urbanisme (mise en place des trames vertes et bleues, conflits entre résidents et animaux non désirés), de l'environnement (les espèces sentinelles), du travail et des professions (travailleurs en abattoirs), de la santé et du handicap (animaux d'assistance pour personnes handicapées, ou médiation animale), etc. La liste des univers et des phénomènes sociaux qu'une sociologie avec les animaux est appelée à étudier est longue. Le double intérêt du développement d'une telle sociologie se trouve selon nous, d'une part, dans la variété des univers encore inconnus qu'elle permet d'explorer, mais aussi d'autre part, dans la lecture nouvelle qu'une telle approche a à offrir concernant des terrains et des objets en apparence déjà bien balisés.

36 À ce titre, il est notable que les interactions ordinaires, quotidiennes, domestiques, que nous entretenons avec les animaux fassent l'objet de si peu d'enquêtes et d'observations dans le monde francophone ²⁹. Par exemple, alors que la catégorie « animaux de compagnie » est utilisée quotidiennement dans les médias, les types de relations qu'elle recouvre sont encore largement inexplorés d'un point de vue sociologique. La description des rapports réglés, ajustés, de « politesse » ou de « malentendu », qui unissent les hommes et les animaux avec lesquels ils vivent quotidiennement et qui se déploient dans des pratiques communicatives riches et complexes, en plus d'être un objet d'étude en soi dans une perspective interactionniste ³⁰, constituerait un apport fructueux à la sociologie de la famille, en interrogeant par exemple la place des animaux dans les transformations des morphologies familiales contemporaines. On pourrait en effet plaider pour une analyse pragmatiste des RAZ, à la manière de ce que Catherine Rémy a pu produire à propos de différentes situations de mise à mort des animaux (Rémy, 2009). Dans cette perspective, la relation est envisagée comme l'accomplissement pratique, ici et maintenant, d'un ordre social : ce sont les participants – animaux et humains – à une activité ou à une relation qui lui confèrent une intelligibilité particulière.

37 Les RAZ peuvent s'appréhender également dans une perspective réticulaire, où les interactions avec les animaux sont moins directement observables *in situ*. Dans la lignée des travaux de sociologie des sciences, en particulier ceux inscrits dans la théorie de l'acteur-réseau (Callon, 1986), certains travaux cherchent à étudier la socialisation des animaux en montrant comment les sciences, le droit, les techniques, etc. participent à façonner – pour le pire et le meilleur – les relations parfois indirectes, mais toujours concrètes, que nous entretenons avec les animaux (Doré, 2011). Les enjeux écologiques façonnent et renouvellent nos rapports avec un nombre toujours plus important d'animaux. Qu'il s'agisse des espèces ordinaires de nos jardins ou d'animaux emblématiques vivant à l'autre bout de la planète, d'animaux menacés et/ou menaçants (Doré, 2015), contaminés et/ou contaminants (Manceron, 2009), etc., l'analyse des RAZ permettrait de mieux rendre compte des multiples – et souvent ambivalentes – conditions de possibilité de la présence publique et sociale des animaux grâce à l'étude combinée des relations « locales » (de face-à-face, voire de corps à corps) et « globales » (de proche en proche) que nous entretenons à la fois avec des individus et des populations animales. Mis à part quelques travaux ethnographiques et analyses des politiques de santé animale (Fortané & Keck, 2015), les recherches proposant une description et une interprétation sociologique des implications de grande ampleur de certains de nos rapports aux animaux restent relativement rares dans la littérature francophone. Au-delà de l'analyse des crises sanitaires telles que la crise de l'ESB ou la grippe aviaire, l'analyse des conditions sociologiques de l'inscription combinée des animaux et des humains dans les appareils de production et les marchés internationaux reste à faire : comment la libéralisation des marchés agroalimentaires reconfigure-t-elle nos relations aux animaux ? Comment le capitalisme transforme-t-il les humains et les animaux (poulets industriels, vaches laitières, etc.) ? Autant de questions qui restent largement à défricher pour mieux appréhender la portée de l'analyse des RAZ.

38 En complément de ces travaux, d'autres dynamiques visant à produire et à normer nos rapports aux animaux sont encore à explorer sociologiquement. Si certains historiens ont bien souligné à quel point l'émergence des mouvements de protection animale au XIX^{ème} siècle a constitué un effort conséquent pour peser sur la définition des « bons » rapports à entretenir avec les

animaux, tout autant qu'avec les humains (Agulhon, 1981 ; Pelosse, 1981, 1982 ; Pierre, 1997 ; Baratay, 2003, Bacot, Baratay *et al.*, 2003), la protection animale en tant que mouvement social a, par exemple, été relativement peu étudiée par la sociologie³¹. La cause animale comme relevant d'une forme particulière d'entrepreneuriat moral visant à faire évoluer la définition des relations humains/animaux reste encore peu analysée. Mais on peut également observer la mise en acte de ce travail normatif, tel qu'il s'exerce par exemple dans les refuges de protection animale où sont recueillis et soignés les animaux pour être ensuite proposés à l'adoption (Michalon, 2013). Observer ces espaces apporterait une contribution importante à la compréhension des manières dont sont construites et évaluées les « bonnes » relations entre tel humain et tel animal³².

39 Les refuges constituent également un terrain particulièrement intéressant pour comprendre la place des dispositifs dans l'instauration, l'orientation, la stabilisation de certaines modalités relationnelles entre humains et animaux. D'autres dispositifs, comme les parcs zoologiques qui œuvrent à la mise en scène (et à la mise en acte) publique des relations humains/animaux gagneraient à être davantage investigués par la sociologie³³. Alors même que ces lieux sont historiquement porteurs d'enjeux idéologiques forts (scientisme, colonialisme, etc., voir Baratay, 1999), sont visités par des millions de personnes quotidiennement et sont au cœur des controverses contemporaines sur l'éthique animale³⁴, les travaux francophones, à mi-chemin entre la sociologie et l'anthropologie, commencent tout juste à émerger sur les interactions entre les publics des zoos et les animaux (Servais, 1999, 2009, 2012b ; Rémy, 2007), sur la place des animaliers et des vétérinaires (Estebanez, 2010a, 2010b ; Picard, 2013)³⁵.

40 Dans le domaine de la sociologie du travail (et des professions), les relations entre humains et animaux sont également peu explorées malgré l'omniprésence de ces derniers dans de nombreux contextes professionnels. À cet égard, le cas de l'élevage est particulièrement instructif. En se focalisant sur le rapport des éleveurs à leurs animaux³⁶, Jocelyne Porcher (2002, 2003 ; Despret & Porcher, 2007) et Sébastien Mouret (2012) rendent compte par exemple de l'attachement des éleveurs à leurs animaux et de la reconnaissance par les éleveurs de la participation active des animaux dans l'accomplissement du travail (Porcher, 2011 ; Porcher & Schmitt, 2010). Les perspectives ouvertes par ces recherches autour de la définition du travail en sociologie montre qu'il est possible, à partir de l'étude des relations anthropozoologiques, de contribuer à la réflexion sociologique : en partant de situations où humains et animaux se côtoient, on peut plus sûrement poser des questions qui intéressent les sociologues³⁷ et éviter l'écueil décrit plus haut d'une sociologie des animaux faite par des éthologues et dont les concepts, malgré un air de ressemblance, n'ont que peu de rapport avec ceux qui parlent aux sociologues.

41 Ces quelques exemples mettent bien en lumière la triple portée sociologique d'une entrée par les relations humains/animaux (leurs définitions sociales, leur actualisation et leur spécificité) : tout d'abord, il s'agit tout simplement d'éviter de délaisser certains objets sociologiques (comme dans le cas des animaux de compagnie ou de la cause animale) ; ensuite, il s'agit de porter un nouveau regard sur certains objets sociologiques généralement dilués dans d'autres domaines qui n'ont qu'un lien partiel avec ce qui constitue le cœur de l'activité et des préoccupations des acteurs humains qu'il s'agit d'étudier (comme dans le cas des zoos) ; enfin, l'analyse des RAZ peut également nous amener à poser un regard neuf sur des objets que l'on pensait pourtant connaître (comme dans le cas de l'élevage).

Conclusion. Explorer à bas bruit les communautés hybrides

42 Nous avons dans cet article cherché à distinguer deux projets scientifiques : la sociologie *des* animaux et la sociologie *avec* les animaux. Nous avons ensuite montré la manière dont cette dernière pouvait, à partir d'une même ambition, donner des descriptions assez hétérogènes des relations humains/animaux : des descriptions dans lesquelles les animaux sont parfois réduits à des éléments inertes ou symboliques (sociologie *par* les animaux) ; ou des descriptions où ce sont les humains qui disparaissent ou sont réduits à leur statut d'opresseur des animaux (sociologie *pour* les animaux). Nous avons également évoqué des travaux sociologiques qui semblent arriver à tenir ensemble les deux termes de la relation. Pour autant, il est clair que ces

travaux de sociologie *avec* les animaux ne sont pas et ne prétendent pas toujours rendre compte de manière « équitable » (Vicart, 2008) et/ou « symétrique » (Latour, 1997) de ces relations. Sans nier la possibilité même de produire des descriptions du point de vue des animaux, de la manière dont ceux-ci habitent et interprètent le monde, la sociologie *avec* les animaux s'attache avant tout à analyser des situations qui, à des degrés divers, concernent et intéressent toujours des humains. Cette démarche est simplement une manière de se mettre à distance de l'horizon d'une approche totalisante : la sociologie des sciences nous a appris que l'ambition de produire un méta-point de vue qui prendrait en compte tous les points de vue est, au mieux, un leurre, au pire, un projet divin, peu souhaitable. C'est donc un attachement à une division du travail scientifique qu'il s'agit de rappeler, modestement : on ne peut pas être spécialiste de tout. C'est précisément parce que la sociologie des RAZ reste une sociologie, une science qui cherche à penser la manière dont les humains s'associent entre eux et avec d'autres êtres, qu'elle pourra discuter avec d'autres sciences qui se posent d'autres questions. La difficulté de la sociologie *des* animaux à être prise en charge par des sociologues témoigne sans doute du fait que les questions posées par la sociologie sont différentes de celles posées par l'éthologie, la biologie ou l'écologie comportementale. Cet état de fait n'est pas problématique en soi, mais il suggère que, pour pouvoir intégrer les animaux dans le périmètre de la sociologie, c'est avant tout *l'objet* qu'il faut faire évoluer.

- 43 En déployant une analyse de la vie ensemble entre humains et animaux, la sociologie des RAZ que nous appelons de nos vœux contribuera à une déclinaison empirique du concept de « communauté hybride » proposé par le philosophe Dominique Lestel. À travers cette notion, Dominique Lestel entend rappeler que sociétés humaines et sociétés animales ne sont jamais totalement séparées, qu'elles se sont construites mutuellement et qu'aujourd'hui encore humains et animaux habitent des mondes communs. L'enjeu d'une sociologie *avec* les animaux est précisément de documenter ces mondes et les manières d'y habiter. Qu'il s'agisse d'analyser les formes de cohabitations entre des populations chinoises et des populations d'oiseaux vecteurs de la grippe aviaire ou de mieux comprendre la carrière d'animaux de boucherie et d'ouvriers agroalimentaires enrôlés dans un système de production capitaliste, l'enjeu consiste à rendre compte des contraintes et des opportunités réciproques de la coexistence. Le défi d'un tel programme consiste certainement à tenir ensemble un double objectif : mieux connaître ce que veut dire être humain dans un monde peuplé d'animaux et à la fois, ce que veut dire être animal dans un monde peuplé d'humains.

Bibliographie

- AGULHON M. (1981), « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, n° 31, pp. 81-109.
- AKOUN A. & P. ANSART (1999), *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Éditions Le Robert.
- Allen C. (2011), « Animal Consciousness », dans Zalta E.N. (dir.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*.
- BRISEBARRE A.-M. (1998), « Préserver la vie des bestiaux pour programmer leur mort », *Études rurales*, n° 147-148, pp. 115-128.
- Bryant C. D & D. L. Peck (2006), *21st Century Sociology: A Reference Handbook*, Volumes 1-2, Sage Publications.
- CAILLOIS R. (1973), *La Pieuvre. Essai sur la logique de l'imaginaire*, Paris, Éditions La Table ronde.
- CALLON M. (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de St Brieuc », *L'Année sociologique*, n° 36, pp. 169-208.
- CAMPAN R. & F. SCAPINI (2002), *Éthologie, approche systémique du comportement*, Bruxelles, Éditions De Boeck.
- CAMPION-VINCENT V. (1992), « Apparitions de fauves et de félins-mystères en France » dans CAMPION-VINCENT V. (dir.), *Des Fauves dans nos campagnes*, Paris, Éditions Imago, pp. 13-54.

- CAMPION-VINCENT V. (2002), « Les réactions au retour du loup en France. Une tentative d'analyse prenant "les rumeurs" au sérieux », *Le monde alpin et rhodanien*, n° 1-3, pp. 11-52.
- CARRIÉ F. (2014), « Pour une histoire sociale de l'idée de représentation de l'animal : production, circulation et réception de l'antivivisectionnisme en France et en Angleterre (1875-1914) », *Relations anthropozoologiques : nouvelles approches et jeunes chercheurs en SHS*, Grenoble (France).
- CARRIÉ F. (2015), *Parler et agir au nom des bêtes : production, diffusion et réception de la nébuleuse idéologique « animaliste » (France et Grande-Bretagne, 1760-2010)*, Thèse de Doctorat en Sciences politiques, Paris X Nanterre.
- CELKA M. (2012), *L'Animalisme : enquête sociologique sur une idéologie et une pratique contemporaines des relations homme/animal*, Thèse de doctorat en Sociologie, Montpellier 3.
- CHAUCHARD P. (1963), *Sociétés animales, sociétés humaines*, Paris, Presses universitaires de France.
- CHAUVIN R. (1982), *Les Sociétés animales*, Paris, Presses universitaires de France.
- CHAUVIN R. (1984), *Sociétés animales et sociétés humaines*, Paris, Presses universitaires de France.
- CHEVALIER V. & B. DUSSART (2002), « De l'amateur au professionnel : le cas des pratiquants de l'équitation », *L'Année sociologique*, n° 2, vol. 52, pp. 459-476.
- CHEVALIER V. & F. LE MANCQ (2013), « L'invisibilisation du corps des cavaliers », *Sociologie*, n° 2, pp. 183-200.
- CONEIN B. (1992), « Éthologie et sociologie. Contribution de l'éthologie à la théorie de l'interaction sociale », *Revue française de sociologie*, n° 33, pp. 87-104.
- CONEIN B. (2001), « Le sociologue dans la nature. Pourquoi pas ? » *Revue du MAUSS*, n° 17, pp. 293-301.
- DALLA-BERNARDINA S. (1996), *L'Utopie de la nature : chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Éditions Imago.
- DALLA-BERNARDINA S. (2006), *L'Éloquence des bêtes. Quand l'homme parle des animaux*, Paris, Éditions Métailié.
- DE FORNEL M. & C. LEMIEUX (2007), *Naturalisme versus constructivisme ?*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- De Waal F. (2001), *The Ape and the Sushi Master: Cultural Reflections by a Primatologist*, New York, Basic Books.
- DE WAAL F. (2010), *L'Âge de l'empathie*, Paris, Éditions Les Liens qui libèrent.
- DESPRET V. (1996), *Naissance d'une théorie éthologique. La danse du cratérope écaillé*, Paris, Éditions Les empêcheurs de penser en rond.
- DESPRET V. (2002), *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Éditions Le Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond.
- DESPRET V. (2007), « L'affectivité au cœur des processus de professionnalisation. Le cas des sciences du comportement animal », dans CHARVOLIN F, MICOUD A. & L.K. NYHART (dir.), *Des Sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 56-73.
- DESPRET V. (2009), « D'un dualisme bien utile », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n° 3, vol. 3, pp. 386-405.
- DESPRET V & J. PORCHER (2007), *Être bête*, Arles, Éditions Actes Sud.
- D'HOMBRES E. (2009), « Un organisme est une société, et réciproquement ? La délimitation des champs d'extension des sciences de la vie et des sciences sociales chez Alfred Espinas (1877) », *Revue d'histoire des sciences*, n° 2, vol. 62, pp. 395-422.
- DIGARD J.-P. (1999), *Les Français et leurs animaux. Ethnologie d'un phénomène de société*, Paris, Éditions Hachette Littératures.
- DIGARD J.-P. (2009), « Raisons et déraison des revendications animalitaires. Essai de lecture anthropologique et politique », *Pouvoirs*, n° 131, pp. 97-111.
- DIGARD J.-P. (2012), « Le tournant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux », *L'Homme*, vol. 3, n° 203-204, pp. 555-578.
- DORÉ A. (2011), *Des Loups dans la Cité. Éléments d'écologie pragmatiste*, Doctorat de Sociologie, Paris, Institut d'Études politiques.
- DORÉ A. (2015), « Attention aux loups ! L'ambivalence de la menace et de sa mesure », *Ethnologie française*, vol. 45, n° 1, pp. 45-54.
- DUBREUIL C.-M. (2013), *Libération animale et végétarisation du monde. Ethnologie de l'antispécisme français*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.

- ESPINAS A. (1878), *Des Sociétés animales*, Paris, Éditions Félix Alcan.
- ESTÉBANEZ J. (2010a), « Ceux qui sont proches : les soigneurs au zoo », *Sociétés*, n° 108, pp. 47-57.
- ESTÉBANEZ J. (2010b), *Les zoos comme dispositif spatial : pour une géographie culturelle de l'animalité*, Thèse de doctorat en Géographie, Université Paris 7 - Paris Diderot.
- FEUERHAHN W. (2011), « Les "sociétés animales" : un défi à l'ordre savant », *Romantisme*, n° 4, pp. 35-51.
- FORTANÉ N. & F. KECK (2015), « Ce que fait la biosécurité à la surveillance des animaux », *Revue d'anthropologie des connaissances*, n° 2, vol. 9, pp. 125-137.
- GILBERT C. (2007), *Le Comportement de thermorégulation sociale du manchot empereur pendant l'hiver antarctique*, Thèse de médecine vétérinaire soutenue à l'École Vétérinaire d'Alfort.
- GOLDBERG J. (1998), *Les Sociétés animales*, Paris, Éditions Delachaux et Niestlé.
- GOUABAULT E. (2006), *La Résurgence contemporaine du symbole du dauphin. Approche socio-anthropologique*, Lille, Atelier national de reproduction des thèses.
- GOUABAULT E. (2007), « Petite mythologie du delphinarium. Antibes et ses dauphins », *Le Sociographe*, n° 23, pp. 71-81.
- GOUABAULT E. (2010), « Pour une mythanalyse des relations anthropozoologiques. L'étude du phénomène dauphin », *Sociétés*, n° 108, pp. 59-73.
- GOUABAULT E & C. BURTON-JEANGROS (2010), « L'évolution des relations humain-animal. Frontières et ambivalences », *Sociologie et Société*, n° 1, vol. 42, pp. 299-324.
- Gouabault E, Burton-Jeangros C. & A. Dubied (2011), « Genuine Zoocentrism or Dogged Anthropocentrism? On the Personification of Animal Figures in the News », *Humanimalia*, vol. 3, n° 1.
- GUILLO D. (2000), *Sciences sociales et sciences de la vie*, Paris, Presses universitaires de France.
- Guillo D. (2002), « Biology-Inspired Sociology of the Nineteenth Century: A Science of Social "Organization" », *Revue française de sociologie*, n° 43 (Supplement: An Annual English Selection), pp. 123-155.
- GUILLO D. (2006), « La place de la biologie dans les premiers textes de Durkheim : un paradigme oublié ? », *Revue française de sociologie*, vol. 47, n° 3, pp. 507-535.
- GUILLO D. (2009), *Des Chiens et des Humains*, Paris, Éditions le Pommier.
- GUILLO D. (2015), « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, vol. 56, n° 1, pp. 135-163.
- Haraway D. (1990), *Primate Visions: Gender, Race, and Nature in the World of Modern Science*, Londres, Routledge Editor.
- Haraway D. (2008), *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Harbolt T. (2002), *Bridging the Bond: The Cultural Construction of the Shelter Pet*, West Lafayette, Purdue University Press.
- HAUDRICOURT A. G. (1962), « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, vol. 2, n° 1, pp. 40-50.
- HERAN F. (1997), « Comme chiens et chats », *Panoramiques*, n° 31, pp. 26-32.
- HERAN F. (2007), « Vers une sociologie des relations avec la nature », *Revue française de sociologie*, vol. 48, n° 4, pp. 795-806.
- HERPIN N & D. VERGER (1992), « Sont-ils devenus fous ? La passion des Français pour les animaux familiers », *Revue française de sociologie*, vol. 33, n° 2, pp. 265-286.
- Hines L. M. (2003), « Historical Perspectives on the Human-Animal Bond », *American Behavioral Scientist*, vol. 47, n° 1, pp. 7-15.
- Hosey G & V. Melfi (2014), « Human-animal Interactions, Relationships and Bonds: A Review and Analysis of the Literature », *International Journal of Comparative Psychology*, n° 1, vol. 27.
- HOUDART S & O. THIERY (2010), *Humains, non humains. Comment repeupler les sciences sociales*, Paris, Éditions La Découverte.
- Jasper J. M. & D. Nelkin (1992), *The Animal Rights Crusade: the Growth of a Moral Protest*, NYC, Free Press.

- JOULIAN F. & C. ABEGG (2008), « Zoos et cause animale. Perspectives éthologique et anthropologique », *Techniques & Culture*, n° 50, pp. 102-143.
- KALAORA B. & C. VLASSOPOULOS (2013), *Pour une Sociologie de l'environnement : environnement, société et politique*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.
- Kirksey E. & S. Helmreich (2010), « The Emergence of Multispecies Ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25, n° 4, pp. 545-576.
- KOHLER F. (2012), « Sociabilités animales. Introduction », *Études rurales*, vol. 1, n° 189, pp. 11-31.
- KREUTZER M. (2012), « De la notion de genre appliquée au monde animal », *Revue du Mauss*, vol. 1, n° 39, pp. 218-235.
- Laland K. N. & B. G. Galef (2009), *The Question of Animal Culture*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- LAMINE C. (2006), « Mettre en parole les relations entre hommes et animaux d'élevage. Circulation des récits et mise en débat », *Ethnographiques.org*, n° 9, [en ligne : <http://www.ethnographiques.org/2006/Lamine>]
- Latour B. & S. Strum (1986), « Human Social Origins: Oh Please, Tell us Another Story », *Journal of Social and Biological Systems*, vol. 9, n° 2, pp. 169-187.
- LATOUR B. (1988), « Le Grand Partage », *Revue du MAUSS*, n° 1, pp. 27-65.
- LATOUR B. (1994), « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, n° 4, pp. 587-606.
- LEROI-GOURHAN A. (1945), *Milieu et techniques*, Paris, Éditions Albin Michel.
- LESTEL D. (2001), *Les Origines animales de la culture*, Paris, Éditions Flammarion.
- LESTEL D. (2004), *L'Animal singulier*, Paris, Éditions Le Seuil.
- LÉVI-STRAUSS C. (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Éditions Plon.
- MANCERON V. (2009), « Grippe aviaire et disputes contagieuses. La Dombes dans la tourmente », *Ethnologie française*, vol. 39, n° 1, pp. 57-68.
- MARVIN G. (2008), « L'animal de zoo. Un rôle entre sauvage et domestique », *Techniques & Culture*, n° 50, pp. 102-119.
- MAUZ I. (2002), « Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes françaises », *Espaces et sociétés*, n° 110-111, pp. 129-146.
- MAUZ I. (2005), *Gens, cornes et crocs*, Paris, Éditions de l'Inra.
- MCCUNE S., KRUGER K. A., GRIFFIN J. A. *et al.* (2014), « Evolution of Research into the Mutual Benefits of Human-Animal Interaction », *Animal Frontiers*, vol. 4, n° 3, pp. 49-58.
- MICHALON J. (2013), « Fabriquer l'animal de compagnie. Ethnographie d'un refuge S.P.A. », *Sociologie*, vol. 4, n° 2, pp. 163-181.
- MICHALON J. (2014), *Panser avec les animaux. Sociologie du soin par le contact animalier*, Paris, Presses des Mines ParisTech.
- MICOUD A. (1993), « Le piégeage : de la destruction à la gestion », *Actes du Colloque « Prédation et gestion des prédateurs »*, ONC/OFNC.
- MICOUD A. (2010), « Sauvage ou domestique, des catégories obsolètes ? », *Sociétés*, vol. 2, n° 108.
- MONDÉMÉ C. (2013), *Formes d'interactions sociales entre hommes et chiens. Une approche praxéologique des relations interspécifiques*, Thèse de doctorat soutenue à l'École normale supérieure de Lyon.
- MONDÉMÉ C. (2016 [à paraître]), « Extension de la question de "l'ordre social" aux interactions hommes-animaux. Une approche ethnométhodologique », *L'Année sociologique*.
- MOUGENOT C. & L. ROUSSEL (2006), « Peut-on vivre avec le ragondin ? Les représentations sociales reliées à un animal envahissant », *Natures Sciences Société*, vol. 14, supplément pp. S22-S31.
- MOUGENOT C. & L. STRIVAY (2011), *Le Pire ami de l'homme. Du lapin de garenne aux guerres biologiques*, Paris, Éditions La Découverte.
- MOUNET C. (2008), « Vivre avec des animaux "à problème". Le cas du loup et du sanglier dans les Alpes françaises », *Revue de géographie alpine/Journal of Alpine Research*, vol. 96, n° 3, pp. 55-64.
- MOURET S. (2012), *Élever et tuer des animaux*, Paris, Presses universitaires de France.

- MOURET S. (2015), « Iros. Un chien-guide d'aveugles, un travailleur du *care* », *Vacarme*, vol. 1, n° 70, pp. 192-203.
- Mullan B & G. Marvin (1999), *Zoo culture*, Chicago, University of Illinois Press.
- Munro L. (2005), *Confronting Cruelty: Moral Orthodoxy and the Challenge of the Animal Rights Movement*, Leiden, The Netherlands/Boston, Massachusetts, USA, Brill Academic Editor.
- Munro L. (2012), « The Animal Rights Movement in Theory and Practice: A Review of the Sociological Literature », *Sociology Compass*, vol. 6, n° 2, pp. 166-181.
- Nibert D. (2003a), « Origins of the ASA Section on Animals & Society. With a Bibliographic Appendix », *Sociological Origins*, vol. 3, n° 1, pp. 53-58.
- Nibert D. (2003b), « Humans and Other Animals: Sociology's Moral and Intellectual Challenge », *International Journal of Sociology and Social Policy*, vol. 23, n° 3, pp. 4-25.
- PELLEGRINI P. (1995), « Zoos, parcs et réserves, quel est le statut de ces animaux offerts au regard de l'homme ? », dans LIZET B. & G. RAVIS-GIORDIANI (dir.), *Des Bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques.
- PELOSSE V. (1981), « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (1^{re} partie) », *L'Homme*, vol. 21, n° 4, pp. 5-33.
- PELOSSE V. (1982), « Imaginaire social et protection de l'animal. Des amis des bêtes de l'an X au législateur de 1850 (2^e partie) », *L'Homme*, vol. 22, n° 1, pp. 33-51.
- PICARD B. (2013), « Le protocole du jabiru. Agentivités animales et animalières au zoo de Barcelone », *Carnets de géographes*, n° 5, pp. 1-18 - En ligne : http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_recherches/rech_05_05_Picard.php
- PIERRE E. (1997), « La zoophilie dans ses rapports à la philanthropie, en France, au XIX^e siècle », *Cahiers d'histoire*, n° 3-4, pp. 655-675.
- PIETTE A. (2002), « Entre l'homme et le chien. Pour une ethnographie du fait socio-animal », *Socio-Anthropologie*, n° 11 - En ligne : <http://socio-anthropologie.revues.org/141>.
- PIETTE A. (2009), *Anthropologie existentielle*, Paris, Éditions Pétra.
- PIETTE A. (2014), *Contre le Relationnisme. Lettre aux anthropologues*, Paris, Éditions Le Bord de l'eau.
- PORCHER J. (2002), *Éleveurs et animaux, réinventer le lien*, Paris, Presses universitaires de France.
- PORCHER J. (2003), *La Mort n'est pas notre métier*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- PORCHER J. (2007), « Ne libérez pas les animaux ! Plaidoyer contre un conformisme "analphabète" », *Revue du MAUSS*, n° 29, pp. 352-362.
- PORCHER J. (2011), *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, Paris, Éditions La Découverte.
- PORCHER J & T. SCHMITT (2010), « Les vaches collaborent-elles au travail ? Une question de sociologie », *La revue du MAUSS*, vol. 1, n° 35, pp. 235-261.
- RÉMY C. (2009), *La Fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Éditions Economica.
- RÉMY E. (2007), « Familiarité et détachement envers l'animal : des ajustements inattendus. Le cas de la loutre dans la nature et dans les zoos », dans CHARVOLIN F., MICOUD A. & L. K. NYHART (dir.), *Des Sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 40-55.
- RENARD J.-B. (2010), « L'axolotl. De la controverse scientifique au mythe littéraire », *Sociétés*, n° 108, pp. 19-32.
- ROLLAND E. (1877-1911), *Faune populaire de la France*, Paris, Éditions Maisonneuve.
- ROUSSEL L. & C. MOUGENOT (2002), « À qui appartient le ragondin ? », *Espaces et sociétés* n° 110-11, pp. 225-246.
- Sanders C. R. (1993), « Understanding Dogs. Caretaker's Attributions of Mindedness in Canine-Human Relationships », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 22, n° 2, pp. 205-226.
- Sanders C. R. (2007), « The Sociology of Non-Human Animals and Society », dans Bryant C. D. & D. L. Peck (dir.), *21st Century Sociology: A Reference Handbook*, vol. 2., Sage Edition, pp. 2-7.
- Sanders C. R. & A. Arluke (1993), « If Lions Could Speak: Investigating the Animal-Human Relationship and the Perspectives of Nonhuman Others », *The Sociological Quarterly*, vol. 34, n° 3, pp. 377-390.
- SÉBILLOT P. (1905), *Le Folklore de France*, Tome III, Paris, Éditions Maisonneuve.

- SERVAIS V. (1999), « Zoos, éducation et malentendus. Essai d'anthropologie des émotions du visiteur de zoo », *Cahiers d'Éthologie*, vol. 19, n° 1, pp. 1-16.
- SERVAIS V. (2009), « "Dialogues" avec les singes : l'anthropomorphisme comme mode de relation dans les rencontres entre visiteurs et primates en zoo », *Techniques et Culture*, <http://hdl.handle.net/2268/26341>
- SERVAIS V. (2012a) « Faut-il faire la sociologie des singes ? », *SociologieS* [En ligne], Débats, Le naturalisme social, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 23 février 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/4054>
- SERVAIS V. (2012b), « La visite au zoo et l'apprentissage de la distinction humaine », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 6, n° 3, pp. 625-652.
- SERVAIS V. (dir.) (2016), *La science [humaine] des chiens*, Lormont, Éditions Le Bord de l'eau.
- Shapiro K. J. & M. DeMello (2010), « The State of Human-Animal Studies », *Society & Animals*, vol. 18, n° 3.
- Singer P. (1975), *Animal Liberation: A New Ethics for Our Treatment of Animals*, New York, Avon Edition.
- Singer P. (1985), *In Defense of Animals*, New York, Basil Blackwell Editor.
- Singer P. (1993), *Practical Ethics*, New York, Cambridge University Press.
- Skogen K. & O. Krange (2003), « A Wolf at the Gate: The Anti-Carnivore Alliance and the Symbolic Construction of Community », *Sociologia ruralis*, vol. 43, n° 3, pp. 309-325.
- STRUM S. (1995), *Voyage chez les babouins*, Paris, Éditions du Seuil.
- Strum S. & B. Latour (1987), « Redefining the Social Link: From Baboons to Humans », *Social Science Information*, vol. 26, n° 4, pp. 783-802.
- Strum S. C. & L. M. Fedigan (2000), *Primate Encounters: Models of Science, Gender, and Society*, Chicago, University Of Chicago Press.
- SUEUR C. (2009), « De la démocratie participative chez les singes », *Le Monde* (15/10/2009).
- Taylor N. (2010), « Animal Shelter Emotion Management. A Case of in situ Hegemonic Resistance? », *Sociology*, vol. 44, n° 1, pp. 85-101.
- Taylor N. (2013), *Humans, Animals, and Society: An Introduction to Human-Animal Studies*, New York, Lantern Books.
- THÉVENOT L. (2004), « Une science de la vie ensemble dans le monde », *Revue du Mauss*, n° 24, pp. 115-126.
- THOMAS L.-V. (1994), « L'homme et le rat. Vers une anthropologie de l'animal », *Prétextes*, vol. 1, pp. 109-119.
- Thompson K. & L. Byrke (2014), « The Horse Has Got to Want to Help: Human-Animal Habituses and Networks of Relationality in Amateur Show Jumping », dans Gillett J. & M. Gilbert (dir.), *Sport, animals, and society*, New York, Routledge Edition, pp. 69-84.
- Tinbergen N. (1963), « On Aims and Methods of Ethology », *Zeitschrift für Tierpsychologie*, vol. 20, pp. 410-433.
- TRAÏNI C. (2011), *La Cause animale (1820-1980). Essai de sociologie historique*, Paris, Presses universitaires de France.
- TURINA I. (2010), « Engagement et éthique dans un groupe antispéciste », *L'Année sociologique*, vol. 60, n° 1, pp. 163-187.
- VALADE B. (1991), « Note sur la sociologie d'Alfred Espinas », *L'Année sociologique*, n° 41, pp. 289-294.
- VERGER D., GRIMLER G. & N. HERPIN (1991), « Les Français et leurs animaux familiers : des dépenses en forte hausse », *Économie et Statistique*, vol. 241, n° 1, pp. 53-63.
- VICART M. (2005), « Faire rentrer le chien en sciences sociales », *Interrogations ?*, n° 1, « "L'actualité" : une problématique pour les sciences humaines et sociales ? », décembre - En ligne, <http://www.revue-interrogations.org/Faire-rentre-le-chien-en-sciences>
- VICART M. (2008), « Regards croisés entre l'animal et l'homme : petit exercice de phénoménographie équitable », *Ethnographiques.org*, n° 17 - En ligne : <http://www.ethnographiques.org/2008/Vicart#nb2003>
- VICART M. (2014), *Des Chiens auprès des hommes. Quand l'anthropologue observe aussi l'animal*, Paris, Éditions Pétra.

- Waldau P. (2013), *Animal Studies: An Introduction*, Oxford, Oxford University Press.
- Weil K. (2012), *Thinking Animals: Why Animal Studies Now?* New York, Columbia University Press.
- Whiten A., Goodall J., McGrew W. C., Nishida T., Reynolds V., Sugiyama Y., Tutin C. E. G., Wrangham R. W., & C. Boesch (1999), « Cultures in Chimpanzees », *Nature*, n° 399, pp. 682-685.
- Wilson E. O. (1975), *Sociobiology. The New Synthesis*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- YONNET P. (1983), « L'homme aux chats. Zoophilie et déshumanisation », *Le Débat*, n° 27, pp. 111-126.

Notes

1 En se limitant aux deux dernières décennies on pourra citer les numéros spéciaux des revues *Terrains* (2000), *Ethnologie française* (2009), *Espaces et Sociétés* (2002), *Études rurales* (2012), *Critique* (2009), *Prétextes* (2014), *Sociétés* (2010), *Politix* (2003), *Le Mouvement social* (2009), *Pouvoirs* (2009), les *Carnets de Géographes* (2013).

2 Nous parlerons également de sociologie des *relations anthropozoologiques*, plus loin abrégée par « RAZ ».

3 De la même manière que l'ambition sociologique n'a jamais été totalement détachée d'un horizon normatif (« comment doit-on vivre ensemble ? »), la sociologie des relations anthropozoologiques s'envisage comme une contribution indirecte aux débats politiques sur la manière dont les humains et les animaux devraient cohabiter.

4 Sans se revendiquer spécifiquement des *animal studies*, certains chercheurs en SHS affirment qu'il est possible et souhaitable de saisir, à partir de leur assise disciplinaire, le « point de vue de l'animal » (Baratay, 2012 ; Vicart, 2014). L'affirmation se formule en des termes (Marion Vicart parle d'une approche « équitable ») qui dénotent d'un souci tout autant épistémologique (celui de comprendre un autre point de vue sur le monde) que politique (celui de rendre justice aux animaux).

5 Voir notamment Dominique Guillo (2015) pour un examen de ces questions.

6 De manière intéressante, Nikolaas Tinbergen, considéré comme le « père » de l'éthologie, parle dans son texte fondateur *On Aims and Methods of Ethology*, de « zoosociologie » (Tinbergen, 1963, p. 165).

7 Voir le Dossier de *SociologieS* (2012) sur le naturalisme social, ou le numéro de la *Revue du MAUSS* (2001) « Chasser le naturel... Écologisme, Naturalisme, Constructivisme » ; ou encore de Fornel & Lemieux (2007).

8 À l'inverse, la socialité humaine y est qualifiée de « compliquée » et non de « complexe » : « Grâce aux ressources extra-somatiques qui sont employées dans le processus de la complication sociale, des unités comme les entreprises multinationales, les États et les nations, peuvent être constituées (Strum & Latour, 1987). La tendance que nous venons d'ébaucher part d'une sociabilité complexe, comme celle que l'on trouve chez les babouins, pour aller vers une sociabilité compliquée que l'on repère chez les humains » (Latour, 1994, p. 80).

9 Notons que quelques années auparavant, Bernard Conein avait exploré les liens entre éthologie et interactionnisme symbolique (Conein, 1992) et plaidé quelques années plus tard pour le rapprochement des disciplines (Conein, 2001).

10 Voir Dominique Guillo, 2016 (à paraître dans *l'Année Sociologique*) pour une revue sur la notion de culture en éthologie.

11 Notons toutefois que chez Michel Kreutzer c'est précisément une interrogation sur le caractère heuristique d'une telle notion dans le champ des sciences de la vie qui est menée. Dans un article paru dans la *Revue du Mauss*, l'éthologue dit en effet : « Mais au-delà de ces considérations dont je ne saurais sous-évaluer les conséquences, j'estime que c'est la valeur opératoire de la notion de genre, sa capacité à donner de l'intelligibilité aux faits, qui en vérifieront la pertinence et en généraliseront l'usage en éthologie ». (Kreutzer, 2012, p. 232).

12 En 1966, est créée au Muséum national d'histoire naturelle de Paris une section ethnozoologie (sous la responsabilité de Raymond Pujol) du Laboratoire d'ethnobotanique (créé en 1963), devenant ainsi le Laboratoire d'ethnobotanique et d'ethnozoologie.

13 La Société d'ethnozootechnie est créée en 1971.

14 Dont leur discipline mère s'est largement éloignée avec la modernisation de l'agriculture au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Voir : <http://www.ethnozootechnie.org/presentation/>

15 Au sein notamment du laboratoire « Éco-anthropologie et ethnobiologie » (Muséum national d'histoire naturelle/CNRS/Université Paris-Diderot) avec notamment Bernadette Lizet, Serge Bahuchet, Marie Roué et Aliette Geistdoerfer, et du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France/CNRS/EHESS) avec notamment Noëlie Vialles, Anne-Marie Brisebarre et Frédéric Joulain.

16 Bien qu'il soit difficile d'affirmer sans ambiguïté, faute d'enquête *ad hoc*, l'existence de ce lien.

17 Si l'on définit le racisme et le sexisme comme une différence de traitement justifiée par un argument biologique (une différence biologique entraîne une différence de traitement), le spécisme est le fait de traiter les animaux différemment en raison de leur appartenance à des espèces différentes de l'espèce humaine.

18 Ce mélange est revendiqué lors de la première conférence internationale sur les *animal studies* qui a eu lieu à Newcastle (Australie) en juillet 2009. Le titre de la conférence – *Minding Animals* – portait en lui-même le double souci de réfléchir à la place de l'animal dans les sociétés humaines et de s'en préoccuper au sens éthique du terme : « *minding* » signifie aussi bien « *caring* » que « *thinking* ». Ainsi, l'ambition explicite de la conférence était de « construire des ponts entre les sciences, les humanités et l'activisme » (*Building Bridges Among the Sciences, the Humanities and Advocacy*) Voir : <http://www.mindinganimals.com/>.

19 Ce rejet assez ferme des théories ayant de près ou de loin un lien avec la pensée antispéciste par Jean-Pierre Digard et Jocelyne Porcher, ainsi que d'autres intellectuels français (Elisabeth de Fontenay, Luc Ferry, ou encore Francis Wolff), renvoie sans doute également aux rapports conflictuels entre philosophie analytique anglo-saxonne et philosophie continentale.

20 En 2003, une section « *Animals and Society* » a été créée au sein de l'*American Sociological Association* (ASA), réunissant à l'époque quelques 300 sociologues. Pour une analyse de cette création, voir David Nibert (2003a).

21 Pour une synthèse de ces débats, voir le numéro spécial de la revue *International Journal of Sociology and Social Policy* (2003, Volume 23, numéro 3), ainsi que David Nibert (2003a). Pour les débats antérieurs à la création de la section, voir Sanders & Arluke (1993) ; Arluke & Sanders (1994).

22 Une indifférence sans doute réciproque au vu du peu de chercheurs francophones cités dans le répertoire bibliographique du *Animal Studies Initiative* de la Michigan State University (<http://www.animalstudies.msu.edu/bibliography.php>), ou encore la très faible représentation de ces mêmes chercheurs lors des trois conférences internationales *Minding Animals*.

23 Même si elles ne visent pas toujours directement les *animal studies*, les critiques formulées notamment par Jocelyne Porcher (2007) et Jean-Pierre Digard (2012) ont pour cible l'influence de l'antispécisme et des théories de la libération animale sur la pensée sociologique et anthropologique.

24 Si de nombreux chercheurs prennent très explicitement leur distance avec tout projet normatif, d'autres élaborent des propositions originales qui défendent la cause animale en prenant à contre-pied les arguments normatifs habituels des *animals studies* (Mouret, 2012 ; Porcher, 2011 ; Porcher & Schmitt, 2010).

25 Dominique Guillo insiste sur le « lien social » qui unit chiens et humains, fondé sur un « ajustement mutuel » (Guillo, 2009, p. 289).

26 La « phénoménographie équitable » proposée par Albert Piette et Marion Vicart ne s'inscrit certes pas dans la perspective éthologique de la description des comportements d'une espèce, elle cherche avant tout à produire une connaissance relative aux individus animaux. Ce faisant, cette approche fait sienne l'ambition de documenter les modes de présence des choses en elles-mêmes, indépendamment de leurs relations avec d'autres entités. Les récentes prises de position d'Albert Piette contre « le relationnisme » semblent confirmer cette ligne (Piette, 2014).

27 Mentionnons également d'autres travaux qui se donnent pour objet de rééquilibrer la balance d'une anthropologie des RAZ trop focalisée sur les humains (en particulier un numéro d'*Etudes rurales* consacré aux « Sociabilités animales »), comme en témoigne l'objectif annoncé dans l'introduction du numéro : « En d'autres termes, nous ne souhaitons pas ici prendre parti pour l'animal, mais nous refusons de le considérer comme une pure abstraction. » (Kohler, 2012, p. 12).

28 Notons que ces approches tentent d'être rapprochées dans un ouvrage collectif consacré justement à une « science [humaine] des chiens » (Servais, 2016) et qui se donne pour objet d'exposer « diverses postures dans l'observation-description de l'animal, pour repérer leurs modes d'agir et d'être » et qui entend pour se faire « ne pas lésiner sur les innovations méthodologiques et conceptuelles » (Piette, 2002, p. 7).

29 Dans le monde anglo-saxon, citons les travaux d'Erich Goode consacrés aux interactions de jeu entre un chien de compagnie et son maître (Goode, 2007), ou encore les travaux de Deborah Tannen, qui s'attachent à documenter la manière dont les animaux de compagnie sont convoqués comme ressources conversationnelles, ou sont explicitement adressés, dans les interactions domestiques et familiales (Tannen, 2007). Pour une revue de cette littérature essentiellement interactionniste et ethnométhodologique, voir Chloé Mondémé (2016).

30 Pour un exemple de tels travaux, voir notamment Chloé Mondémé (2013).

31 Il y a donc là un bel objet pour une sociologie des RAZ, qui viendrait compléter de plus la littérature sur les mouvements sociaux encore un peu pauvre sur la cause animale. En France, les travaux de Christophe Traïni (2011), ceux d'Isacco Turina (2010), ou de Fabien Carrié (2015, 2014) font en effet figure d'exception dans cette littérature et d'autres travaux portant pourtant sur les mêmes collectifs

semblent quant à eux n'en référer que très peu à ces travaux (Digard, 1999, 2009 ; Celka, 2012 ; Dubreuil, 2013 ; Dalla-Bernardina, 2006).

32 Dans le monde nord-américain, la littérature sociologique sur les refuges de protection animale a produit des analyses très stimulantes, dans la veine de l'interactionnisme symbolique. Voir par exemple : Alger & Alger, 1999 ; Arluke, 1991, 1994 ; Balcom & Arluke, 2001 ; Harbolt, 2002 ; Taylor, 2010.

33 Dans le même esprit d'une analyse de la mise en scène de nos rapports aux animaux, on peut évoquer la littérature sur les représentations médiatiques des relations à l'animal qui a produit des connaissances inédites sur les enjeux symboliques et normatifs de la figuration des actions animales et humaines (Gouabault, Burton-Jeangros & Dubied, 2011). Cette perspective de recherche pourrait s'avérer en effet très porteuse tant les nouvelles définitions des « bonnes » relations à entretenir avec les animaux sont diffusées à grande échelle *via* les vidéos postées sur Internet.

34 On peut penser aux récentes controverses autour de l'abattage et la dissection publique d'un girafon dans un zoo danois.

35 Il est à noter que jusqu'ici les rares recherches sociologiques sur les zoos se sont intéressées essentiellement aux caractéristiques sociodémographiques des visiteurs et se sont ainsi trouvées diluées dans la sociologie des musées et des publics, qui insiste peu sur la spécificité de ces espaces d'exhibition d'animaux vivants. En dehors du cadre académique, les recherches sur les visiteurs sont, pour la plupart, commandées par les zoos eux-mêmes, qui, dans un contexte extrêmement concurrentiel, ne les rendent pas publiques.

36 De façon assez surprenante, cette focale n'avait que peu été adoptée par l'abondante littérature de sociologie et d'économie rurale, et bien moins encore par la zootechnie ou l'éthnozootechnie.

37 À ce titre, on notera la relecture stimulante par Kirrilly Thompson et Lynda Birke du concept classique d'*habitus*, appliqué aux chevaux et aux cavaliers, à partir d'observations ethnographiques de concours de saut d'obstacle (Thompson et Lynda Birke, 2014). Cette recherche, qui vient compléter des études existantes sur l'*habitus* des cavaliers (Chevalier & Le Mancq, 2013), montre qu'il n'est pas nécessairement indispensable de changer radicalement de sociologie pour étudier fructueusement les RAZ.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jérôme Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé, « Une sociologie *avec* les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, mis en ligne le 07 mars 2016, consulté le 09 mars 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/5329>

À propos des auteurs

Jérôme Michalon

Labex Intelligences des Mondes Urbains/Centre Max Weber (UMR 5283), Lyon/Saint Étienne (France) - jerome.michalon@gmail.com

Antoine Doré

INRA - UMR 1248 Agir, Toulouse, France et Michigan State University, Department of Sociology, East Lansing (USA) - dore.antoine@yahoo.fr

Chloé Mondémé

ANR "Licornes" - GEMASS (UMR 8598), Paris (France) - chloe.mondeme@gmail.com

Résumés

Le présent article se donne pour premier objectif de brosser un panorama des recherches francophones qui intègrent les animaux dans l'analyse sociologique. Il tente de déployer le spectre recouvert par une telle ambition et identifie pour cela différentes manières d'articuler « sociologie » et « animaux » (la sociologie *des* animaux, la sociologie *par* les animaux, la sociologie *pour* les animaux). Il défend – et c'est là le second objectif – l'intérêt et l'originalité d'une sociologie *avec* les animaux, qui implique de porter une attention toute particulière à la relation plutôt qu'aux termes de celle-ci : plutôt qu'une interrogation métaphysique sur ce qu'est l'humain (et corrélativement, ce que devrait être une science de l'homme) et ce que sont les

animaux, il s'agit de porter son attention sur les relations anthropozoologiques en tant qu'elles sont observables et analysables à différents niveaux. Pour certains, une telle posture suppose parfois un certain nombre de décentrement épistémologiques. Selon nous, elle rend surtout possible la prise en compte de nouveaux objets et terrains, encore relativement inexplorés.

Sociology with animals: do we need to change sociology to study human-animal relationships?

The first objective of this paper is to depict a panorama of the French-speaking research which integrates animals into sociological analysis. Our aim is then to display the spectrum covered by such an ambition, and to identify different ways to articulate “sociology” and “animality” (“sociology of animals”, “sociology through animals”, “sociology for animals”). We argue for the interest and the originality of a sociology *with* animals, that implies to pay particular attention to the *relations* (instead of focusing only on the *terms* of relations): rather than a metaphysical interrogation on what characterizes humans (and correlatively, on what humanities should be), and what characterizes animals, this approach consists in paying attention to the anthrozoological relationships as they are observable and analyzable through different levels. For some, this ambition sometimes requires a number of epistemological shifts. Above all, the authors claim that this approach makes new objects and relatively unexplored fields available for sociological research.

Una sociología con los animales : ¿Es necesario cambiar de sociología para poder estudiar las relaciones de los humanos con los animales?

El presente artículo tiene como objetivo principal el establecer un panorama de las investigaciones francófonas que integran los animales en el análisis sociológico. Intenta desplegar el abanico recubierto por una tal ambición y para ello identifica las maneras operativas de la sociología « de los animales, por los animales y para los animales ». Argumenta, y es este el objetivo siguiente, el interés y la originalidad de una sociología con los animales, lo que implica un interés particular a la relación en lugar de los términos de esta relación: en lugar de una interrogación metafísica sobre lo humano (y de manera correlativa lo que sería una ciencia social del hombre), y lo que son los animales, se trata de llamar la atención sobre las relaciones antropozoológicas en la medida en que son observables y analizables a diferentes niveles. Para algunos, este posicionamiento implica un cierto número de descentramientos epistemológicos. Para nosotros, nuestro encaminamiento hace fácil el tomar en cuenta nuevos objetos y contextos aún poco explorados.

Entrées d'index

Mots-clés : relations humains/animaux, anthropozoologie, sociétés animales, animal studies